

Guerres médiques

500— 493 Révolte contre les Perses des cités grecques de l'Ionie (côte ouest de l'Asie Mineure) ; Milet est rasée.

490 Première guerre médique : expédition décidée par Darius (520-486) pour châtier Erétrie (Eubée) et Athènes, qui avaient soutenu les cités révoltées d'Ionie.

Septembre — 490 Les Athéniens, dirigés par Miltiade et aidés par un petit contingent de Platées (Béotie), rejettent à la mer les Perses débarqués à Marathon.

484— 480 Préparatifs, par le nouveau grand roi, Xerxès (— 486— 465), d'une expédition combinée, terrestre et navale, contre les cités grecques.

Printemps — 480 Début de la seconde guerre médique ; passage de l'Hellespont (Dardanelles) par les Perses sur des ponts de bateaux et invasion de la Grèce par le nord.

Août — 480 Les Perses forcent le passage des Thermopyles ; occupation de la Grèce centrale et d'Athènes, évacuée à l'initiative de Thémistocle.

Septembre — 480 Grande victoire navale des Grecs à Salamine ; Xerxès regagne l'Asie ; l'armée de terre perse, conduite par Mardonios, hiverne en Béotie.

Août — 479 Difficile victoire terrestre des Grecs à Platées (Béotie) ; retraite des débris de l'armée perse.

Printemps — 478 Constitution de la première Confédération de Délos (Ligue de Délos) dirigée par Athènes : la guerre contre les Perses continue sur des théâtres plus éloignés.

466 (?) Grande victoire navale des Grecs dirigés par l'Athénien Cimon à l'embouchure de l'Eurymédon (côte sud de l'Asie Mineure).

449— 448 « Paix de Callias » avec la Perse ; apogée d'Athènes sous l'autorité de Périclès.

Guerres du Péloponnèse

Mars — 431 Début des hostilités. Premières incursions des Péloponnésiens en Attique.

430— 429 Épidémie à Athènes, qui emporte le tiers de la population. Mort de Périclès.

428— 427 Révolte de Mytilène contre Athènes, qui la réduit à l'état de colonie.

425 Révolte des esclaves travaillant dans les mines d'argent du Laurion (sud de l'Attique) ; reddition des Spartiates assiégés dans l'îlot de Sphactérie (baie de Pylos).

421 « Paix de Nicias » entre les deux coalitions.

416 Prise de Mèlos par Athènes : massacre de la population masculine.

415— 412 Expédition désastreuse d'Athènes en Sicile, conduite par Alcibiade : vingt mille citoyens périssent.

411 À Athènes, oligarchie éphémère des Quatre Cents ; défection de nombreuses cités sujettes.

405 Victoire navale de Sparte à Aigos-Potamos : fin de la suprématie maritime d'Athènes.

404 Siège et capitulation d'Athènes : destruction des murailles ; reddition de la flotte ; dissolution de la Ligue de Délos. Guerre civile : régime éphémère des Trente Tyrans (dont Critias et Charmide)

399 Procès de Socrate

Âge des interlocuteurs dans le *Charmide* (429)

Socrate, aux alentours de 40 ans ; de 45 ans, à Délion

Charmide, aux alentours de 20 ans

Critias, aux alentours de 30 ans

[Alcibiade], aux alentours de 30 ans

Potidée

De fait, tout cela m'était arrivé quand nous prîmes part ensemble à l'expédition contre Potidée, au cours de laquelle nous prenions nos repas en commun. D'abord, ce qui est sûr, c'est que pour affronter les peines, il était plus fort non seulement que moi, mais aussi que tous les autres. Lorsque les communications étaient coupées en quelque point, ce qui arrive en campagne, [220a] et que nous devions rester sans manger, nul autre ne le valait en endurance pour supporter cette épreuve. En revanche, quand nous étions bien ravitaillés, il n'avait pas son pareil pour en profiter, notamment pour boire. Il n'y était pas porté, mais, si on le forçait, il buvait plus que tout le monde, et le plus étonnant, c'est que personne n'a vu Socrate ivre. De cela, la preuve sera donnée tout à l'heure. Par

ailleurs, pour supporter les rigueurs de l'hiver — les hivers sont terribles là-bas —, il faisait merveille. [220b] Ainsi, par exemple, un jour de gel, ce qu'on peut imaginer de plus terrible dans le genre, quand tout le monde évitait de sortir ou ne sortait qu'emmitoufflé d'étonnante façon, chaussé, les pieds enveloppés de feutre et de peaux d'agneau, Socrate, lui, dans ces conditions-là, sortait revêtu du même manteau qu'il avait l'habitude de porter auparavant, et marchait pieds nus sur la glace plus facilement que les autres avec leurs chaussures. Les soldats le regardaient de travers, convaincus qu'il cherchait à les narguer.

Voilà ce qui en est : [220c]

*Ce que fit d'autre part, ce que sut endurer,
ce héros énergique (Odyssee IV 242, sur Ulysse)*

là-bas, un jour en campagne, cela vaut la peine d'être entendu. Concentré en effet sur ses pensées, il était, à l'endroit même où il se trouvait au point du jour, resté debout à examiner un problème. Et, comme cela n'avancait pas, il n'abandonnait pas, et il restait là debout à chercher. Il était déjà midi. Les hommes l'observaient, tout étonnés ; ils se faisaient savoir les uns aux autres que Socrate, depuis le petit matin, se tenait là debout en train de réfléchir. En fin de compte, le soir venu, certains de ceux qui le regardaient, une fois qu'ils eurent fini de dîner, [220d] sortirent leurs paillasses dehors, car on était alors en été, et ils couchèrent au frais, tout en le surveillant pour voir s'il passerait la nuit debout. Or, il resta debout jusqu'à l'aurore, jusqu'au lever du soleil. Puis, après avoir adressé sa prière au soleil, il s'en alla.

Maintenant, si vous le souhaitez, passons à sa conduite au combat ; car, sur ce point aussi, il faut lui rendre justice. Lors du combat à la suite duquel les généraux me décernèrent le prix de courage, je n'ai dû mon salut à personne d'autre qu'à cet homme. [220e] J'étais blessé, et il refusa de m'abandonner ; et il réussit à sauver tout à la fois mes armes et moi-même. Et c'est alors, Socrate, que je recommandai aux généraux de te décerner le prix de courage ; et là-dessus tu ne pourrais me faire de reproche ou dire que je mens. Eh bien non, comme les généraux considéraient ma situation sociale et qu'ils souhaitaient me donner le prix de courage, tu montras plus d'empressement qu'eux pour que ce soit moi qui reçoive ce prix à ta place.

Ce n'est pas tout, messieurs. Il valait la peine d'observer Socrate, lorsque l'armée, quittant Délion (voir *Lachès* 181b), [221a] se repliait en déroute. Je m'y trouvais à ses côtés, moi à cheval, et lui avec son armement d'hoplite. Il se repliait donc, en compagnie de Lachès, au milieu de nos hommes qui déjà se débandaient. Je tombe donc sur eux, et, dès que je les vois, je les encourage à tenir bon, et je leur dis que je ne les abandonnerai point. À cette occasion-là, j'ai pu observer Socrate mieux encore qu'à Potidée, car j'avais moins à craindre, puisque j'étais à cheval. D'abord, Socrate faisait preuve d'un sang-froid plus grand que Lachès, et de beaucoup. [221b] Ensuite, j'avais l'impression — ce sont tes propres termes, Aristophane — que là-bas il déambulait comme il le fait ici,

se rengorgeant et regardant de côté (Nuées 362)

observant d'un œil tranquille amis et ennemis, et faisant savoir à tous, même de fort loin, que si l'on s'avisait de se frotter à cet homme, il riposterait avec vigueur. Voilà pourquoi il se repliait sans être inquiété, lui et celui qui l'accompagnait ; car, en règle générale, les soldats qui se comportent ainsi au combat, on ne s'y frotte même pas, [221c] alors que l'on pourchasse ceux qui fuient en désordre.

Sans doute, y aurait-il beaucoup d'autres traits que l'on pourrait louer chez Socrate, et ce sont des traits admirables. Certes, si on prend en considération sa conduite en d'autres domaines, peut-être un autre homme mériterait-il des éloges du même genre. Mais le fait que Socrate ne ressemble à aucun homme, ni d'avant ni d'aujourd'hui, c'est cela qui est digne d'une admiration sans bornes. (*Banquet* 219e-221c)

Séduction

Or, comme je croyais qu'il était sérieusement épris de la fleur de ma jeunesse, je crus que c'était pour moi une aubaine et une chance étonnante ; je m'étais mis dans l'idée qu'il me serait possible, en accordant mes faveurs à Socrate, d'apprendre de lui tout ce qu'il savait ; car, bien entendu, j'étais extraordinairement fier de ma beauté. Ayant donc réfléchi là-dessus, moi qui jusqu'alors n'avais pas l'habitude de me trouver seul avec lui sans être accompagné d'un serviteur, cette fois-là, je renvoyai le serviteur et me trouvai tout seul avec lui. [217b] Oui, je vous dois toute la vérité ; alors prêtez-moi toute votre attention, et toi, Socrate, si je mens, inscris-toi en faux. Me voilà donc, messieurs, seul à seul avec lui. J'imaginai qu'il allait aussitôt me tenir les propos que précisément un amant tient en tête à tête à son bien-aimé, et je m'en réjouissais. Or, il n'en fut absolument rien ; en revanche, il me tint les propos qu'il me tenait d'habitude, et après avoir passé toute la journée avec moi, il sortit et s'en alla. En suite de quoi, je l'invitai à partager mes exercices physiques [217c] et je m'entraînai avec lui pensant que j'arriverais ainsi à quelque chose. Il partageait donc avec moi les exercices physiques et souvent il luttait avec moi, sans témoin. Eh bien, que faut-il dire ? Je n'en fus pas plus avancé. Puisque je n'aboutissais à rien en m'y prenant ainsi, il me sembla que je devais avoir recours à la force avec cet homme, et ne point abandonner ; puisque je m'étais lancé dans cette entreprise, je devais en avoir le cœur net. Je l'invite donc à dîner avec moi, tout comme un amant qui veut tenter quelque chose sur son bien-aimé. J'ajoute qu'il [217d] ne mit même pas d'empressement à accepter l'invitation. Pourtant, au bout d'un certain temps, il finit par accepter. La première fois qu'il vint, il souhaita partir après avoir dîné. Alors j'eus honte, et le laissai partir. Mais je fis une nouvelle tentative ; quant il eut fini de dîner, je prolongeai la conversation jusqu'à fort tard dans la nuit, et, lorsqu'il souhaita s'en aller, je fis observer qu'il était tard, et je le forçai à rester.

Il reposait donc sur le lit qui touchait le mien, et où il avait dîné ; personne ne dormait dans la pièce que nous deux. [217e] Jusqu'ici, ce que j'ai dit pourrait fort bien se raconter devant tout le monde. Mais, pour ce qui va suivre vous ne me l'auriez pas entendu raconter si, comme le dit le proverbe, ce n'était dans le vin (faut-il parler ou non de la bouche des enfants ?) que se trouve la vérité. Qui plus est, ne pas faire connaître une action de Socrate aussi superbe, quand on est en train de faire son éloge, cela me paraît injuste. Ce n'est pas tout ; mon état est aussi celui de l'homme qu'une vipère mâle a mordu ; on raconte, je crois, que celui à qui l'accident est arrivé se refuse à décrire son état, sauf à ceux qui ont déjà été mordus, [218a] sous prétexte qu'eux seuls peuvent comprendre et excuser tout ce qu'il a osé faire ou dire sous le coup de la souffrance. Moi donc, qui ai subi une morsure plus douloureuse encore et qui ai été mordu là où, selon toute vraisemblance, il est le plus douloureux de l'être, car c'est au cœur ou à l'âme — peu importe le terme que l'on utilise — que j'ai été frappé et mordu par les discours de la philosophie, lesquels blessent plus sauvagement que la vipère quand ils s'emparent d'une âme jeune qui n'est pas dépourvue de talent, et qu'ils lui font commettre

et dire n'importe quelle extravagance. Moi qui par ailleurs voit des Phèdre, des Agathon, [218b] des Éryximaque, des Pausanias, des Aristodème et des Aristophane, sans parler de Socrate, et de tant d'autres, tous atteints comme moi du délire et des transports bacchiques produits par la philosophie, je vous demande donc à tous de m'écouter. Car vous me pardonneriez ce qu'alors j'ai fait, et ce qu'aujourd'hui je dis. Vous, les serviteurs, et tous les profanes et les rustres, s'il en est ici, refermez sur vos oreilles des portes épaisses.

Lors donc, messieurs, que la lampe fut éteinte et que les serviteurs furent partis, [218c] j'estimai qu'avec lui il ne fallait pas y aller par quatre chemins, mais lui faire savoir en toute liberté ce que j'estimais avoir à lui faire savoir. Et, en le poussant, je lui dis :

ALCIBIADE : Socrate, tu dors ?

SOCRATE : Pas du tout, me répondit-il.

ALCIBIADE : Sais-tu à quoi je pense ?

SOCRATE : À quoi donc au juste ?

ALCIBIADE : Je pense, repris-je, que tu es un amant digne de moi, le seul qui le soit, et je vois bien que tu hésites à m'en parler. En ce qui me concerne, voici ce qui en est. J'estime qu'il est tout à fait déraisonnable de ne point céder à tes vœux sur ce point aussi, comme en toute autre occasion où tu aurais besoin de ma fortune ou de mes [218d] amis. Rien à mes yeux ne présente plus d'importance que de devenir le meilleur possible et j'imagine que, dans cette voie, je ne puis trouver maître qui soit mieux en mesure de m'aider que toi. Dès lors, devant ceux qui savent à quoi s'en tenir, je serais beaucoup plus honteux de ne point céder aux vœux d'un homme comme toi, que je ne le serais, devant le grand nombre qui ne sait pas à quoi s'en tenir, de céder à ses vœux.

Il m'écoula, prit son air de faux naïf qui lui est si caractéristique et, dans le style qui lui est habituel, il me fit cette réponse :

SOCRATE : Mon cher Alcibiade, il y a des chances pour que, en réalité, tu ne sois pas si maladroit, à supposer toutefois que ce que tu dis sur mon compte soit vrai [218e] et que j'aie le pouvoir de te rendre meilleur. Tu vois sans doute en moi une beauté inimaginable et bien différente de la grâce que revêt ton aspect physique. Si donc, l'ayant aperçue, tu entreprends de la partager avec moi et d'échanger beauté contre beauté, le profit que tu comptes faire à mes dépens n'est pas mince ; à la place de l'apparence de la beauté, c'est la beauté véritable que tu entreprends d'acquérir, [219a] et, en réalité, tu as dans l'idée de troquer de l'or contre du cuivre (dans l'*Illiade* (VI, 232-236), Glaucôn, à qui Zeus a fait perdre la tête, troque son armure qui est en or pour celle de Diomède qui est en bronze). Mais, bienheureux ami, fais bien attention, de peur que tu n'aies t'illusionner sur mon compte, car je ne suis rien. La vision de l'esprit ne commence à être perçante que quand celle des yeux commence à perdre de son acuité ; et tu en es encore assez loin.

ALCIBIADE : Ce à quoi je répondis : En ce qui me concerne, c'est bien cela, et il n'y a rien dans ce que j'ai dit qui ne soit conforme à ce que je pense. À toi dès lors de délibérer sur ce que tu juges le meilleur pour toi comme pour moi.

SOCRATE : Mais oui, répliqua-t-il, voilà qui est bien parlé. Employant en effet le temps qui vient à la délibération, [219b] nous agirons de la manière qui nous paraîtra la meilleure à nous deux, sur ce point comme sur bien d'autres.

ALCIBIADE : Point de doute pour moi après ses paroles et les miennes, je m'imaginai l'avoir blessé par les traits que je lui avais en quelque sorte décochés. Je me soulevai donc, et, sans lui laisser la possibilité d'ajouter le moindre mot, j'étendis sur lui mon manteau — en effet c'était l'hiver —, je m'allongeai sous son grossier manteau, j'enlaçai de mes bras cet être véritablement divin et extraordinaire, [219c] et je restai couché contre lui toute la nuit. Là-dessus non plus, Socrate, tu ne diras pas que je mens. Au vu des efforts que moi j'avais consentis, sa supériorité à lui s'affirmait d'autant : il dédaigna ma beauté, il s'en moqua et se montra insolent à son égard. Et c'était précisément là que je m'imaginai avoir quelque chance, messieurs les juges, car vous êtes juges de la superbe de Socrate. Sachez-le bien. Je le jure par les dieux, par les déesses, je me levai après avoir dormi aux côtés de Socrate, [219d] sans que rien de plus ne se fût passé que si j'avais dormi auprès de mon père ou de mon frère aîné.

Imaginez, après cela, quel était mon état d'esprit. D'un côté je m'estimais méprisé, et de l'autre j'admirais le naturel de Socrate, sa modération et sa fermeté. J'étais tombé sur un homme doué d'une intelligence et d'une force d'âme que j'aurais cru introuvables. Par suite, il n'y avait pour moi moyen ni de me fâcher et de me priver de sa fréquentation, ni de découvrir par quelle voie je l'amènerais à mes fins. En effet, je savais bien que, [219e] en matière d'argent, il était plus totalement invulnérable encore qu'Ajax ne l'était au fer, et que sur le seul point où je m'imaginai qu'il se laisserait prendre, il m'avait échappé. Aucune issue donc. J'étais asservi à cet homme comme personne ne l'avait été par personne, et je tournais en rond. (*Banquet* 217a-219e)

(...)

Tel est, messieurs, le discours qui constitue mon éloge de Socrate. Pour ce qui est par ailleurs des griefs que j'ai contre lui, je les ai mêlés au récit de ses insolences envers moi. Du reste, je ne suis pas le seul [222b] qu'il ait traité de cette manière. Il s'est conduit de même avec Charmide, le fils de Glaucôn, avec Euthydème, le fils de Dioclès, et avec beaucoup d'autres qu'il dupe en se donnant l'air d'un amant, alors qu'il tient le rôle du bien-aimé plutôt que celui de l'amant. Et je te mets bien en garde, Agathon ; ne te laisse pas duper par cet homme-là. Instruit par nos propres mésaventures, sache plutôt prendre tes précautions, de peur, comme dit le proverbe, de ressembler « au marmot qui apprend à ses dépens ». (*Banquet* 222a-b)

Modération selon Critias

SOCRATE. Dis-moi encore, est-ce que tu admets que tous les artisans (*toûs demiourgoûs pántas*) produisent quelque chose (*poiênti*)?

CRITIAS. Pour ma part, oui.

SOCRATE. [163a] Eh bien, à ton avis, produisent-ils (*poieîn*) seulement des choses qui les concernent (*tà heautôn*) ou aussi des choses qui concernent les autres

CRITIAS. Des choses qui concernent les autres aussi

SOCRATE. Ils font donc preuve de sagesse comme modération (*sophronoûsin*), même lorsqu'ils produisent des choses qui ne les concernent pas (*ou tà heautôn poioûntes*).

CRITIAS. Qu'est-ce qui empêche cela ?

SOCRATE. Rien. Mais il te faut voir si cela n'est pas interdit à celui qui, ayant posé comme point de départ que la sagesse comme modération (*sophrosúnen*) est le fait de s'occuper des affaires qui nous concernent (*tà heautoû práttein*), soutient ensuite que rien n'empêche que fassent aussi preuve de modération ceux qui s'occupent des affaires des autres (*toûs tà tôn állon práttontas sophroneîn*).

CRITIAS Cela revient à dire, si je comprends bien, que moi j'ai accordé cela, à savoir que «ceux qui s'occupent des affaires des autres (*hoi tà tôn állon práttontes*) font preuve de sagesse comme modération», dès là que j'ai utilisé l'expression «ceux qui produisent» (*toûs poioûntas*)?

SOCRATE [163b] Dis-moi, n'entends-tu pas la même chose par le terme «produire» (*poieîn*) et par le terme «s'occuper» (*práttein*) ?

CRITIAS Bien sûr que non, pas plus que je n'entends la même chose par «travailler» (*ergázesthai*) et «produire» (*poieîn*). En effet, j'ai appris cela d'Hésiode, qui dit: «À aucun travail (*érgon*) ne s'attache la honte (*óneidos*). Eh bien, te figures-tu que, si, en utilisant les termes «travailler» (*ergázesthai*) et «produire» (*práttein*), il avait désigné des travaux (*érga*) du genre de ceux dont tu viens de parler, il pourrait soutenir qu'il n'y a pas de honte à tailler des semelles, à vendre des salaisons ou à se prostituer. Non, Socrate, il ne faut pas que tu te figures cela. Voici plutôt ce que je me figure moi : ce poète estimait que le terme «production» (*poíesis*) signifie autre chose que les termes «occupation» (*praxéos*) et «travail» (*ergasías*), et que, [163c] tandis qu'à la production (*poíema*) s'attache quelquefois la honte (*óneidos*) – chaque fois que cette production ne s'attache pas à la convenance (*kaloû*) –, à aucun travail (*érgon*) ne s'attache la honte (*óneidos*). En effet, ce sont les choses produites (*poioúmena*) conformément à la convenance (*kalôs*) et en vue de l'avantage (*ophelímos*) qu'il appelle «travaux» (*érga*), et il appelle «besognes» (*ergasías*) et «occupations» (*práxeis*) les productions (*poíeseis*) de cette sorte. En outre, il faut affirmer que seules doivent nous être appropriées (*oikeía*) les choses de cette sorte, alors qu'ils estiment que les activités dommageables (*blaberà*) ce sont toutes celles qui doivent nous rester étrangères (*allótria*). Par voie de conséquence, il faut se figurer qu'Hésiode et tout autre homme qui est sensé qualifie de «modéré» (*sóphrona*) celui qui «s'occupe de ses affaires» (*tôn tà hautoû práttonta*).

SOCRATE. [163d] Critias, à peine avais-tu ouvert la bouche que déjà je savais ce que tu voulais dire. Les choses qui nous sont appropriées (*ta oikeía*), c'est-à-dire celles qui nous concernent (*tà hautoû*) tu les qualifies de «bonnes», et tu appelles «activités» (*práxeis*) la production de ces choses qui sont bonnes (*tàs tôn agathôn poíeseis*). (*Charmide* 162e-163c)